

D'APRÈS LE CHEF-D'ŒUVRE
D'ALEXANDRE DUMAS

A woman with long dark hair, wearing a dark, ornate 17th-century style outfit, stands in the center. She holds a sword in her right hand. Behind her is a large, stylized 'III' in a dark, textured font. The background is a light, warm gradient. The title 'LES TROIS MOUSQUETAIRES' is written in a large, golden, serif font across the middle, with 'MILADY' in a smaller, white, serif font below it. A red flower is visible on the sword's hilt.

LES
TROIS
MOUSQUETAIRES
MILADY

Flammarion jeunesse





LES
TROIS
MOUSQUETAIRES
MILADY

D'APRÈS LE CHEF-D'ŒUVRE
D'ALEXANDRE DUMAS



LES
TROIS
MOUSQUETAIRES
MILADY

The title is rendered in a classic, bold serif font. The word 'LES' is positioned above 'TROIS'. A quill pen is depicted diagonally, crossing through the letters 'O' and 'I' of 'TROIS' and 'O' and 'U' of 'MOUSQUETAIRES'. The quill has a dark, pointed tip and a light-colored, feathered shaft. The word 'MILADY' is centered below 'MOUSQUETAIRES'.

TEXTE DE MAXIME FONTAINE

Flammarion jeunesse

Le roman du film *Les Trois Mousquetaires – Milady*

Un film de Martin Bourboulon

Scénario, adaptation et dialogues de Matthieu Delaporte et Alexandre de la Patellière

D'après le chef-d'œuvre d'Alexandre Dumas

Avec François Civil, Vincent Cassel, Romain Duris, Pio Marmaï
et Eva Green

© 2023 – CHAPTER 2 – PATHE FILMS – M6 FILMS

© Flammarion, 2023

82, rue Saint-Lazare – CS 10124 75009 Paris

ISBN : 978-2-0804-4100-3

1627. Après quelques années d'une paix fragile, le royaume de France est au bord d'une nouvelle guerre de religion. Le roi Louis XIII, toujours sans héritier, est à la tête d'un pays coupé en deux.

D'un côté, les forces protestantes ne commandent plus que deux places fortes, Montauban et La Rochelle, mais sont soutenues par la couronne d'Angleterre qui a toutes facilités pour leur porter secours par voie de mer. De l'autre, la noblesse catholique cherche à asseoir sa domination.

Le roi compte sur son ministre le plus puissant, le cardinal de Richelieu, pour restaurer l'autorité de la Couronne. Mais beaucoup soupçonnent l'ambitieux cardinal de vouloir incarner seul cette autorité.

Dans ce climat de complots et de révoltes, d'Artagnan, un jeune Gascon, arrive à Paris où,

bien vite, il devient mousquetaire du roi, en compagnie de trois compères aussi courageux qu'impétueux, Athos, Porthos et Aramis.

S'il les provoque tous en duel, ceux-ci finissent par devenir plus que des alliés : de véritables amis, prêts à risquer leur vie pour le Gascon.

Ensemble, d'Artagnan et les trois mousquetaires affrontent des forces obscures décidées à faire vaciller le pouvoir royal. Leur plus redoutable adversaire est sans nul doute la mystérieuse Milady, agente du cardinal de Richelieu, le premier ministre du roi.

Entre deux batailles, d'Artagnan trouve l'amour en la personne de Constance Bonacieux, servante dévouée de la reine Anne d'Autriche.

Une nuit, Constance, qui vient de surprendre un complot contre le roi, est enlevée. Et d'Artagnan en même temps qu'elle...

Aujourd'hui, Louis XIII, roi de France, a la mine sombre. Et pour cause : on a voulu l'assassiner ! Durant les noces de son frère Gaston et de la duchesse de Montpensier, un tireur a failli commettre l'irréparable et l'a mis en joue. Seul le courage d'un brave mousquetaire, le dénommé Athos, l'a sauvé d'une mort certaine. Les autres soldats présents à la cérémonie se sont ensuite dressés pour former un rempart entre la menace et le souverain.

Tandis qu'il préside une réunion exceptionnelle dans le palais des Tuileries, les images de cet épisode sanglant se bousculent dans l'esprit du roi. Il revoit tous les mousquetaires, l'épée au poing, défendre sa vie, celle de la reine et du cardinal de Richelieu. Car la menace était partout. Des tirs résonnaient depuis le balcon, la nef, l'autel... Nul n'était à l'abri.

Les sauveurs du roi ont pour nom d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis. Et si ces vaillants combattants ont été depuis récompensés pour leur héroïsme, il convient désormais de châtier ceux qui ont fomenté ce régicide.

Parmi les ennemis, certains se sont enfuis, d'autres ont été tués dans le feu de l'action. Les rares survivants ont été mis aux fers. On les a questionnés... sans succès jusqu'ici.

À chaque fois qu'il repense au chaos qui s'est déployé dans la nef de l'église Saint-Germain, le corps de Louis XIII tremble, son cœur s'emballe. Il est roi, cependant, il ne doit pas se laisser entraîner par la peur. Régulant sa respiration, il met en pratique ce qu'on lui a inculqué dès son plus jeune âge : un personnage de son envergure ne doit jamais montrer de signe de faiblesse. Louis fait donc taire son affolement naissant pour se concentrer sur son devoir de souverain.

S'il ne connaît pas le cerveau derrière le bras armé, s'il ignore qui a imaginé cet odieux complot, le roi de France pense savoir d'où vient la menace : d'une aile dangereuse de la cause protestante. Lui désirait la paix entre catholiques et protestants, mais si ces derniers souhaitent la guerre, ils sauront la trouver ! Pour cette raison,

bientôt, il partira à La Rochelle – une ville qu’il compte reprendre à ceux qui sont désormais ses ennemis.

En face du roi, autour d’une table, sont réunis ses plus précieux alliés. Le cardinal de Richelieu d’abord, son principal ministre, habile politicien à la vive intelligence. Le capitaine de Tréville ensuite, qui commande aux fidèles mousquetaires. Gaston, frère cadet de Louis XIII, enfin, qui a vu son mariage gâché par cette regrettable insurrection.

Le cardinal de Richelieu débute la réunion par une mauvaise nouvelle :

— Nos prisonniers, Brandicourt et Beaumont, les auteurs de l’attentat contre Sa Majesté, ont été retrouvés assassinés dans leur cellule.

Aux côtés du cardinal, Gaston est stupéfait. Nerveux, il cligne des yeux.

— Mais... Quand est-ce arrivé ?

— Ce matin même, monsieur, lui répond poliment le cardinal.

Le capitaine de Tréville intervient :

— Ont-ils eu le temps d’avouer ? Sait-on comment décoder leur lettre ?

Louis XIII sait à quoi l’estimé chef des mousquetaires fait allusion : un mystérieux document

saisi sur les conjurés, griffonné d'un message incompréhensible. Celui-ci pourrait détenir des informations capables de mener ses alliés vers la tête du complot. Visiblement désolé, le cardinal soupire :

— Non... Hélas, ce n'est pas tout. L'abbé Rougon, que nous voulions interroger, est introuvable. Du sang a été retrouvé partout dans ses appartements.

L'abbé évoqué par le cardinal avait uni Gaston et la duchesse de Montpensier ce jour-là. On le soupçonnait de détenir des informations capitales. Pour le capitaine de Tréville, c'est la mauvaise nouvelle de trop : il toise le cardinal, cet oiseau de mauvais augure !

— L'instigateur du complot élimine ses complices, énonce alors Tréville en regardant Richelieu et en pesant chacun de ses mots.

Le capitaine soupçonne le cardinal de donner le change. Et s'il était celui qui, en secret, voulait attenter à la vie du roi ? L'ambition de Richelieu est bien connue. Mais irait-il jusqu'à commettre un crime ?...

Bien entendu, le capitaine de Tréville ne peut formuler ses doutes à voix haute. Ce serait faire offense à l'un des plus grands personnages du

pays. Il quitte donc Richelieu du regard, et se tourne vers Louis XIII.

— Sire, je vous conjure de rester en sécurité à Paris tant que le responsable de tout ceci n'aura pas été démasqué.

Avant même que le souverain n'ait pu formuler son sentiment suite à ce prudent conseil, le cardinal contredit Tréville :

— Mais n'est-ce pas justement à Paris, capitaine, que la menace est la plus dangereuse ?

Tréville ne peut cette fois réprimer un geste d'agacement. Cette intervention défie selon lui le bon sens.

— Vous voulez que Sa Majesté prenne la route et aille au-devant des ennemis ?

Le cardinal est intraitable :

— Dans cette période de troubles, réplique-t-il, le roi et la France doivent se montrer sans trembler.

Les mots manquent au capitaine de Tréville, qui recherche le soutien du roi. Jusqu'ici, Louis XIII est demeuré silencieux. À présent, il ne peut plus se défilier. Le souverain, malgré sa fonction prestigieuse, n'est pas le plus brillant des orateurs. Il se force pourtant à trouver les mots justes en

toutes circonstances. Il se raidit sur son siège et déclare, face aux trois hommes :

— Il est parfois pénible de faire son devoir. Mais ça ne l'est jamais autant que de ne pas l'avoir fait. J'irai à La Rochelle et Gaston commandera.

Le frère cadet s'incline, satisfait de cette marque de confiance.

Nul ne saurait contredire la volonté du roi.



CHAPITRE 1

D'Artagnan se réveille. Il fait sombre. Il fait froid. Il a mal partout. Ses souvenirs sont flous. Il veut se redresser... quelle erreur ! Ce faisant, il se cogne violemment le front. Il ne se rappelait pas que le plafond de sa chambre était si bas !

Impossible de distinguer quelque chose : tout est noir. Ce n'est pas seulement le plafond qui s'est rapproché. Les murs aussi sont à portée de main. Des murs inhabituels, qui paraissent constitués de bois. L'air est irrespirable et tout bouge sans cesse.

Alors, d'Artagnan se souvient : il ne s'est pas du tout endormi dans sa chambre. Non, il était parti à la recherche de Constance sous la pluie battante, car il avait reconnu son cri. Et puis, quelque chose s'est abattu sur son crâne.

Ses yeux s'habituent peu à peu à l'obscurité. Ses oreilles perçoivent des bruits de sabots qui

percutent le sol. Secoué en tous sens, il est enfermé dans une grande boîte transportée par des chevaux. Contre lui, il sent la présence d'un autre corps.

Il tourne la tête. À ses côtés, les yeux grands ouverts, gît le cadavre de l'abbé Rougon. D'Artagnan pousse un cri.

Il comprend alors qu'il se trouve dans un cercueil.

Est-ce qu'on va l'enterrer vivant ?

Il imagine une calèche sinistre, aux allures de corbillard. Les larges roues du véhicule glissent sur les pavés. Vers sa tombe, peut-être.

D'Artagnan se retient de hurler de nouveau. Cheminer en compagnie d'un cadavre n'est certainement pas le plus plaisant des voyages.

Soudain, les cahots cessent. La calèche s'est arrêtée.

Des voix étouffées résonnent. D'Artagnan perçoit des bruits de pas qui se rapprochent. Puis quelques mots sont prononcés, sur un ton hargneux :

— Mettez celui qui est vivant aux fers. Je vais l'interroger. Et donnez l'abbé Rougon aux chiens.

Être frappé, torturé, avant de partager le sort peu enviable de l'abbé ? Voilà un programme

fort peu réjouissant, dont d'Artagnan se passerait bien. Aux ordres aboyés succède le silence. Un silence lourd, pesant, annonciateur des sévices à venir. Puis tout s'agite de nouveau quand un pied de biche s'abat sur la structure de bois, pour en démolir le couvercle.

D'Artagnan n'attend pas d'être tiré de sa prison : il agit aussitôt. Dès sa libération, le mousquetaire balance son pied droit à la tête du garde qui vient de commettre une imprudence fatale : celle de s'être penché vers lui.

Le choc violent, asséné en pleine tête, s'avère encore plus efficace que prévu. L'homme de main n'a même pas le temps d'être surpris : il s'écroule à terre, assommé sur le coup.

D'Artagnan s'extirpe du cercueil et fausse compagnie au cadavre de l'abbé Rougon. Il lève les yeux et découvre qu'on l'a mené dans un château. Un édifice moyenâgeux, doté de murailles épaisses. Un endroit idéal pour fomenter un complot, à l'abri des regards.

Le jeune Gascon considère l'homme qu'il a assommé. S'il veut se fondre dans le décor, une seule solution : voler les habits de ce rustre et avancer parmi les ennemis, comme s'il était l'un des leurs.

En reprenant son souffle, le mousquetaire déshabille le garde aussi vite qu'il le peut. Il enfle ce nouveau costume par-dessus sa chemise et s'éloigne. La seule issue qui s'offre à lui est une porte, qu'il franchit aussitôt. Un couloir sombre se dessine. Vers la liberté ou une autre embûche ?

Se diriger vers la sortie serait trop simple. Il veut comprendre. Son caractère aventureux le pousse à démasquer ces personnes qui l'ont enlevé, qui ont voulu l'assassiner. S'agit-il des mêmes brigands qui ont attenté à la vie du roi ?

Des voix étouffées l'orientent vers une pièce, dont la porte est entrouverte. L'une d'elles appartient à celui qui voulait le questionner. D'Artagnan progresse sur la pointe des pieds. L'occasion est trop belle... il colle son œil dans l'interstice.

Le premier individu qu'il aperçoit est le mercenaire à qui il doit peut-être sa présence ici. Le second est un personnage richement vêtu, petit, le regard fourbe. Un noble, sans aucun doute. D'Artagnan ne connaît ni l'un ni l'autre. Mais leurs intentions deviennent limpides quand l'homme qui l'a enlevé déclare :

— Grâce à vous, le roi a déclaré la guerre aux protestants.

Le noble personnage s'en réjouit.

— Bien... Très bien... Allez aux cuisines, ils vous serviront. Reprenez des forces. Vous en aurez besoin avant d'affronter cette diablesse.

Derrière la porte, le sang de d'Artagnan ne fait qu'un tour. Cette « diablesse » qui visiblement donne à ces hommes du fil à retordre... est-ce Constance ? Prisonnière ici, elle aussi ?

Le mercenaire demande :

— Elle n'a rien dit ?

— Pas un mot, regrette son complice.

— Mayeul l'a interrogée ?

— Oui, soupire le noble. Elle l'a mordu si violemment qu'elle lui a presque arraché un doigt.

Le mercenaire prend son air le moins commode.

— Ne vous inquiétez pas... Avec moi, elle parlera. Et le mousquetaire aussi.

— Je n'en doute pas...

— Bonne nuit, monsieur le Comte.

Sur ces mots, l'homme de main s'éclipse. « Monsieur le Comte » est seul. Et de dos, qui plus est. D'Artagnan attend tout de même quelques secondes... puis il agit. Avec l'aisance et

la rapidité d'un félin, il se glisse dans la pièce sans le moindre bruit. Le comte n'a que le temps d'apercevoir une lame qui vient se glisser sous son menton.

— Pas un mot, lui murmure d'Artagnan, qui tient fermement la dague.

L'homme devant lui, surpris et effrayé, retient son souffle.

— Allons voir la prisonnière, continue le mousquetaire. Et à votre place, je ferais en sorte de croiser le moins de monde possible.

— Vous... vous savez qui je suis ? tente l'individu.

— Je l'ignore complètement, avoue d'Artagnan, sans gêne.

Son captif voit là une faille qu'il compte exploiter. Il a l'habitude que l'on se courbe devant lui dès qu'il annonce son identité.

— Si vous connaissiez mon nom, peut-être seriez-vous moins pressé, poursuit-il.

— Alors dites-moi qui se trouve au bout de ma dague.

Le noble personnage gonfle la poitrine et entonne ses titres... Il n'attendait que ça !

— Henri de Talleyrand-Périgord. Comte de Chalais. Chef de la ligue catholique !

S'il comptait impressionner d'Artagnan, il perd vite espoir. Car celui-ci répond aussitôt, d'un air hautain :

— Beaucoup de mots pour une si petite personne.

— Je peux faire de vous un homme riche ou un homme mort, insiste Chalais.

— Je ne peux faire de vous qu'un homme mort, réplique d'Artagnan. Alors ne faites pas le malin. Allez !

Les yeux du comte de Chalais s'assombrissent. Il comprend que l'homme derrière lui n'est guère impressionnable. Alors il capitule, et se laisse entraîner.

Très vite, le duo gagne l'extérieur. D'Artagnan se poste dans un angle discret de la cour, tout en pointant sa dague sur le flanc du comte.

— Vous avez parlé d'une prisonnière, entonne-t-il. Où est-elle ? Je veux la voir.

Chalais s'apprête à expliquer.

— Je...

— Pas de paroles inutiles, l'interrompt le mousquetaire. J'ai très mal dormi en chemin et comme vous l'avez deviné, j'ai le réveil difficile. Alors contentez-vous d'indiquer le chemin.

À quelques pas de là, des gardes vont et viennent, déplacent quelques caisses. Ces soldats affairés ne prêtent aucune attention aux deux hommes, qui repartent en direction d'un escalier. D'Artagnan sent bien que son otage voudrait donner l'alerte. Alors, il enfonce un peu plus sa dague et lui répète :

— Pas un bruit.

Cette cour traversée, le comte de Chalais mène son tortionnaire à un réduit humide, éclairé par des torches. En les voyant arriver, un garde en faction se met d'instinct au garde-à-vous. Il comprend cependant que quelque chose ne va pas.

Chalais n'a d'autre choix que de lui ordonner :

— Conduisez-nous à la prisonnière.

Devant son hésitation, d'Artagnan le menace de sa dague et renchérit :

— Fais ce qu'il te dit.

Le garde sort son trousseau de clés et déverrouille la lourde porte dont il avait la charge. Sous l'impulsion du Gascon, il pénètre le premier dans la geôle. D'Artagnan pousse le comte en avant et entre à son tour.

L'endroit est sombre, humide. On n'y voit presque rien. Seul un rai de lumière filtre à travers les meurtrières. Bientôt se dessine une

silhouette, les courbes d'une jeune femme enchaînée dans l'ombre, en face d'un mur.

Le cœur du mousquetaire manque un battement.

Sous le coup de l'émotion, il s'écrie :

— Constance ?!

La jeune femme pivote et révèle ses traits. D'Artagnan ne s'y attendait guère : il a, face à lui, la vénéneuse adversaire qui lui a jadis tiré dessus, celle qu'il a fallu poursuivre à cheval, le long des côtes britanniques, pour lui arracher les ferrets de la reine. Lors de ce tout dernier affrontement, il l'a laissée pour morte. Il l'a vue disparaître, au terme d'un impressionnant plongeon du haut d'une falaise.

Pourtant, c'est bien elle, il ne rêve pas... Cette apparition au visage d'ange que d'Artagnan voit plutôt comme une créature du diable.

Milady de Winter en personne !



CHAPITRE 2

D'Artagnan n'en revient toujours pas.

Milady, ici ?... Pourquoi ?

Il est si stupéfait que le comte de Chalais en profite pour lui échapper. Sans demander son reste, le noble personnage quitte la pièce à toutes jambes. Le garde réagit à son tour en se jetant sur d'Artagnan.

Quelle erreur ! Le jeune Gascon allonge le bras. Son poing droit se fracasse sur le visage de l'infortuné garde. Celui-ci s'effondre aussitôt sur le sol, assommé.

D'Artagnan s'apprête à courser le comte avant qu'il n'appelle à l'aide.

— Les clés ! s'écrie alors Milady.

Elle lance à d'Artagnan un regard suppliant. Le mousquetaire hésite. La dernière fois qu'il a croisé l'espionne, elle s'était emparée des ferrets de la reine. Quelques semaines plus tôt, elle lui avait tiré dessus.

Rien ne l'oblige donc à l'aider.

Pourtant, le jeune Gascon ne saurait abandonner une dame en détresse. Il lance les clés à Milady qui, terriblement habile, fait cliqueter la serrure en un tournemain. Il n'a pas même le temps de se lancer à la poursuite du comte qu'elle est déjà libre.

Jamais le mousquetaire n'aurait imaginé fuir en compagnie de son ennemie. C'est cependant ensemble qu'ils quittent le cachot, pour dévaler un petit escalier de pierre.

Les voici dans la cour. Trop tard pour fuir en douce : l'alerte a été donnée par l'otage libéré. Des gardes s'activent. Ils hurlent et courent dans leur direction.

Aussitôt, Milady rebrousse chemin. Elle file à l'intérieur du château.

D'Artagnan n'hésite pas longtemps : s'il veut survivre, il faut courir le plus vite possible. Dans le sillage de Milady, il emprunte un nouvel escalier qui les mène tous deux à une bibliothèque.

Des livres reliés, des parchemins peuplent les rayonnages. Un bureau ouvragé trône au centre de la pièce. Au lieu de chercher une issue, Milady s'intéresse à ce meuble. Elle parcourt des docu-

ments éparpillés. Cela surprend d'Artagnan, qui s'exclame :

— Qu'est-ce que vous faites ?

Un cri monte, tel un écho à ses craintes. Un garde les a repérés.

— À l'étage !

— Ils arrivent ! insiste d'Artagnan, paniqué.

— Eh bien, retenez-les, lui demande Milady, comme si cela était évident.

Interloqué par son culot, d'Artagnan, les yeux ronds, la regarde courir en direction de la cheminée et se saisir d'un tisonnier. Elle revient vers le bureau et, dans un craquement, abat l'outil pour briser les serrures. Puis elle s'empare des tiroirs, l'un après l'autre, et en déverse le contenu sur le sol.

Quelle redoutable efficacité ! D'Artagnan est époustoufflé. L'agitation au niveau du palier lui rappelle la mission que l'espionne lui a confiée. Il referme violemment les portes de la bibliothèque, juste avant que leurs adversaires ne surgissent. Il pousse le verrou, tout en sachant que cela ne suffira pas.

Déjà, les soldats enfoncent les portes. Ils se jettent de tout leur poids sur les panneaux de bois. Le mousquetaire pousse vaillamment la

porte de son côté. Mais il est seul contre cinq ennemis.

— Ça ne va pas tenir ! hurle-t-il.

En effet, la porte se fend. La lame d'une épée traverse le bois, dans une explosion de débris qui rebondissent sur le jeune homme.

Au milieu de la bibliothèque, le visage de Milady s'éclaire. Une lueur victorieuse anime son regard bleuté : elle vient de trouver ce qu'elle cherchait avec tant d'ardeur. Penchée au-dessus du capharnaüm de documents renversés, de lettres manuscrites, de plumes d'oie, elle s'empare d'une pochette de cuir. Celle-ci est frappée du sceau du comte de Chalais. Elle fait aussitôt disparaître l'objet dans son corsage.

La porte déjà entamée se fend plus largement. Malgré les lames qui se succèdent et qui menacent de lui tailler le visage, d'Artagnan tient bon. Soudain, un grognement s'élève. La gueule d'un chien aux larges crocs apparaît dans la fissure. Il écume et se met à aboyer.

Cette fois, d'Artagnan recule.

— Ah, non, non, non ! gémit-il. Les chiens, j'ai peur !

Les aboiements redoublent. Le Gascon recule vivement vers les bibliothèques.

Milady entre en scène. Elle déchire un morceau de sa robe, puis elle se saisit de ce bout d'étoffe et l'enroule autour de son bras.

Le chien jaillit à cet instant de la porte fendue. Les yeux injectés de sang et la bave aux lèvres, il file droit vers sa cible. Milady se glisse à sa rencontre. Elle tend un bras que le chien s'empresse de mordre. Les dents se referment sur son poing emmitoufflé. La gueule de l'animal étant occupée, Milady fait tourner entre ses doigts une dague ramassée un peu plus tôt. Puis, sans pitié, elle plante celle-ci dans le visage de l'animal qui couine puis s'effondre.

La carcasse du chien à ses pieds, Milady reprend son souffle. Elle n'a pas vraiment le temps de respirer, déjà les soldats du comte de Chalais surgissent, détruisant ce qu'il restait de la porte.

Ils se déversent dans la pièce et menacent Milady. D'Artagnan bondit à son secours. Il a trouvé une hallebarde qu'il brandit vers leurs adversaires en hurlant. Les mouvements qu'il effectue avec l'arme tiennent les gardes à distance. Avec sa dague, Milady pare les coups adverses.

L'espionne et le mousquetaire se battent désormais côte à côte. Ils rivalisent d'audace et de

dextérité. Malgré leur vaillance, ils se font déborder. On les encercle.

Il est temps pour d'Artagnan d'utiliser son arme de prédilection : l'épée. Ayant réussi à désarmer l'un des ennemis, il lâche la hallebarde et se rue vers la lame tombée, qu'il brandit. Alors, en quelques mouvements du poignet, il accomplit des merveilles. Il porte plusieurs coups décisifs, si rapides, si précis, qu'il surprend tous ses ennemis. Son épée déstabilise et fait mouche. Touchés au bras, au torse, blessés mortellement, les hommes du comte tombent les uns après les autres.

Personne n'a su vaincre d'Artagnan. Conscient de sa valeur, le mousquetaire se sent désormais prêt à affronter la terre entière. Il ne craint pas les renforts qu'il entend arriver dans le couloir. Il s'apprête à charger.

Milady le fait redescendre sur terre.

— Et si nous filions, au lieu de fanfaronner ?

Elle se dirige vers un petit escalier qu'elle gravit à grandes enjambées. D'Artagnan la suit à regret. Mais fuir est sans doute plus raisonnable que de se battre à deux contre vingt.

Les évadés regagnent l'extérieur, au milieu des remparts, sur le chemin de ronde. Milady court

en tête, le mousquetaire sur ses talons. Plusieurs soldats, échauffés par la perte de leurs compagnons d'armes, surgissent derrière eux.

Milady et d'Artagnan se précipitent le long des douves. La vue serait plaisante, s'ils ne risquaient pas un coup d'épée dans le dos à chaque pas. Milady a repéré un autre escalier qui leur permettrait de regagner l'intérieur du château. Son plan tourne court quand d'autres ennemis jaillissent de cette issue. Lorsqu'ils atteignent l'angle dessiné par les murailles, les deux fugitifs doivent se rendre à l'évidence : ils sont de nouveau encerclés.

Les phalanges du mousquetaire se crispent sur le pommeau de son épée. Un nouveau combat lui paraît inévitable.

Milady n'a pas l'air de cet avis. Sans un mot, elle grimpe sur le parapet et saute dans le vide. Son corps effectue une chute spectaculaire, avant de disparaître dans l'eau, quelques dizaines de mètres plus bas.

D'Artagnan se rallie une fois de plus à son élégance... et à son pragmatisme. Les chances de survie sont en effet plus nombreuses du côté des douves. Il bondit à son tour au-delà de la